

J. M.  
**Coetzee**

**Une enfance  
de Jésus**



ROMAN  
SEUIL

## Chapitre 1

Le garde au portail d'entrée leur indique un bâtiment bas, tout en longueur, à quelque distance de là.

« Si vous vous dépêchez, dit-il, vous pourrez vous enregistrer avant qu'ils ferment pour la journée. »

Ils se dépêchent. CENTRO DE REUBICACIÓN NOVILLA, dit le panneau. « *Reubicación* » : qu'est-ce que cela veut dire ? Ce n'est pas un mot qu'il a appris.

Le bureau est vaste et désert. Il y fait chaud – plus chaud encore qu'à l'extérieur. Au fond de la pièce, un comptoir va d'un mur à l'autre, divisé en guichets par des panneaux de vitre dépolie. Contre le mur, une série de classeurs en bois verni.

Au-dessus d'un des guichets, il y a une pancarte : RECIÉN LLEGADOS, mots tracés en noir au pochoir sur un rectangle de carton. L'employée à ce guichet, une jeune femme, l'accueille avec le sourire.

« Bonjour, dit-il. Nous sommes de nouveaux arrivants. » Il articule lentement, dans l'espagnol qu'il a eu si grande peine à maîtriser. « Je cherche du travail ainsi que de quoi me loger. » Il prend le garçon sous les bras et le soulève afin qu'elle le voie bien. « J'ai un enfant avec moi. »

La fille tend le bras pour prendre la main du garçon.

« Bonjour, jeune homme ! C'est votre petit-fils ?

– Ni mon petit-fils ni mon fils, mais je suis responsable de lui.

– De quoi vous loger... » Elle jette un coup d'œil à ses papiers. « Nous avons une chambre libre, ici au Centre, que vous pouvez occuper pendant que vous cherchez quelque chose de mieux. Ce n'est guère luxueux, mais vous n'y verrez peut-être pas d'inconvénient. Pour ce qui est d'un emploi, voyons ça demain matin. Vous avez l'air fatigué. Je suis sûre que vous voulez vous reposer. Vous venez de loin ?

– Nous sommes sur la route depuis toute une semaine. Nous arrivons de Belstar, du camp. Vous savez ce qu'est Belstar ?

– Oui, je connais bien Belstar. Moi aussi en arrivant je suis passée par Belstar. C'est là que vous avez appris votre espagnol ?

– Nous avons eu des leçons tous les jours pendant six semaines.

– Six semaines ! Vous avez eu de la chance. Moi, j'ai passé trois mois à Belstar. J'ai failli y mourir d'ennui. Heureusement, il y avait les leçons d'espagnol pour me stimuler. Est-ce que par hasard vous avez eu la señora Piñera comme professeur ?

– Non. Notre professeur était un homme. » Il hésite. « Est-ce que je peux aborder un autre sujet ? Mon garçon », il jette un coup d'œil vers l'enfant, « est mal en point. C'est en partie parce qu'il est désespéré, désorienté et désespéré, et aussi parce qu'il n'a pas mangé comme il faut. Il n'aimait pas ce qu'on donnait à manger au camp. Il trouvait ça bizarre. Est-ce que je peux me procurer ici un repas convenable ?

– Quel âge a-t-il ?  
– Cinq ans. C'est l'âge qu'on lui a donné.  
– Et vous me dites que ce n'est pas votre petit-fils.  
– Ni mon petit-fils ni mon fils. Nous ne sommes pas apparentés. Tenez. »

Il tire de sa poche les deux laissez-passer et les lui tend. Elle examine les documents.

« Ils ont été délivrés à Belstar ? »

– Oui, c'est là qu'ils nous ont donné nos noms, nos noms espagnols. »

Elle se penche par-dessus le comptoir.

« David – c'est un joli nom. Il te plaît ce nom, jeune homme ? »

Le garçon la regarde en face mais ne répond pas. Que voit-elle en lui ? Un enfant menu, pâlot, vêtu d'un manteau de lainage boutonné jusqu'au cou, de culottes grises qui lui descendent plus bas que les genoux, et portant des souliers noirs lacés sur des chaussettes de laine, une casquette de drap posée de travers.

« Tu n'as pas trop chaud avec ces vêtements ? Tu ne veux pas enlever ton manteau ? »

Le garçon fait non de la tête.

Il explique.

« Sa tenue vient de Belstar. C'est lui qui a choisi cela dans ce qu'ils avaient à offrir. Il s'est attaché à ces vêtements. »

– Je comprends. J'ai posé la question parce qu'il me semble vêtu un peu trop chaudement pour une journée comme aujourd'hui. Mais je vous signale que nous avons ici au Centre un stock-dépôt de vêtements donnés par des parents quand ils sont devenus trop petits pour leurs enfants. Le magasin est ouvert tous

les matins en semaine. Vous verrez qu'il y a plus de choix qu'à Belstar.

– Merci.

– Lorsque vous aurez rempli tous les formulaires réglementaires, vous pourrez tirer de l'argent sur votre laissez-passer. Vous avez une allocation d'installation de quatre cents réaux. L'enfant aussi. Quatre cents chacun.

– Merci.

– Maintenant, je vais vous conduire à votre chambre. »

Elle se penche et à voix basse s'adresse à la femme derrière le guichet voisin, qui porte l'écriteau TRABAJOS. La femme ouvre un tiroir, en fouille le contenu, secoue la tête.

« Un petit ennui, dit la fille. Il semble que nous n'ayons pas la clé de votre chambre. C'est la responsable du bâtiment qui doit l'avoir. Le nom de la responsable est señora Weiss. Allez au Bâtiment C. Je vais vous faire un dessin pour vous indiquer le chemin. Quand vous trouverez la señora Weiss, demandez-lui de vous donner la clé de la C-55. Dites-lui que c'est Ana, du bureau principal, qui vous envoie.

– Est-ce que ça ne serait pas plus facile de nous donner une autre chambre ?

– Malheureusement, C-55 est la seule chambre libre.

– Et pour manger ?

– Manger ?

– Oui. Y a-t-il un endroit où nous pouvons manger ?

– Pour ça aussi voyez avec la señora Weiss. Elle devrait pouvoir faire quelque chose pour vous.

– Merci. Une dernière question : y a-t-il ici des organisations qui s'occupent de réunir les gens ?

– Réunir les gens ?

– Oui. Il y a sûrement beaucoup de gens qui cherchent des membres de leur famille. Y a-t-il des organisations qui aident à réunir les gens – familles, amis, amants ?

– Non. Je n’ai jamais entendu parler d’une organisation de ce genre. »

Un peu parce qu’il est fatigué et désorienté, un peu parce que le croquis qu’elle lui a fait n’est pas clair, et aussi parce qu’il n’y pas de poteaux indicateurs, il met longtemps à trouver le Bâtiment C et le bureau de la señora Weiss. La porte est fermée. Il frappe. Pas de réponse.

Il arrête un petit bout de femme avec un visage de fouine, vêtue de l’uniforme couleur chocolat des employés du Centre.

« Je cherche la señora Weiss, dit-il.

– Elle n’est pas de service », dit la jeune femme. Et comme il ne comprend pas : « Pas de service aujourd’hui. Revenez demain matin.

– Alors peut-être pouvez-vous nous dépanner : nous cherchons la clé de la chambre C-55. »

La jeune femme secoue la tête.

« Désolée, je ne m’occupe pas des clés. »

Ils retournent à l’accueil. La porte est fermée à clé. Il frappe à la vitre. Aucun signe de vie à l’intérieur. Il frappe à nouveau.

« J’ai soif, pleurniche le gamin.

– Tiens bon encore un peu, dit-il. Je vais chercher un robinet. »

La fille, Ana, surgit de derrière le côté du bâtiment. À nouveau, il est impressionné par sa jeunesse, par la santé et la fraîcheur qui émanent d’elle.

« On dirait que la señora Weiss est rentrée chez elle, dit-il.

– Est-ce que vous avez frappé ? demande-t-elle.

– Vous ne pourriez pas faire quelque chose ? Vous n’avez pas... comment appelle-t-on ça ?... une *llave universal* pour ouvrir notre chambre ?

– “*Llave maestra*”. “*Llave universal*”, ça n’existe pas. Si nous avons une *llave universal*, on n’aurait plus aucun souci. Non, la señora Weiss est seule à avoir une *llave maestra* pour le Bâtiment C. N’avez-vous pas un ami qui pourrait vous héberger pour la nuit ? Et demain matin vous voyez avec la señora Weiss.

– Un ami qui pourrait nous héberger ? Nous sommes arrivés sur ces rivages il y a six semaines, et depuis nous avons vécu sous la tente dans un camp, en plein désert. Comment pouvez-vous imaginer que nous avons ici des amis qui vont nous héberger ? »

Ana fronce les sourcils.

« Allez jusqu’au portail d’entrée, ordonne-t-elle, attendez-moi dehors. Je vais voir ce que je peux faire. »

Ils sortent par le portail, traversent la rue et s’asseyent à l’ombre d’un arbre. Le gamin pose sa tête sur son épaule.

« J’ai soif, se plaint-il. Quand est-ce que tu vas trouver un robinet ?

– Chut ! Écoute donc les oiseaux. »

Ils écoutent ces étranges chants d’oiseaux, sentent ce vent étrange qui souffle sur leur peau.

Ana reparaît. Il se lève et lui fait signe. L’enfant se lève aussi, les bras rigides le long du corps, les poings serrés sur ses pouces.

« J’ai apporté de l’eau pour votre fils, dit-elle. Tiens, David, bois. »

Le garçon boit et lui rend la tasse. Elle la met dans son sac.

« Ça t'a fait du bien ? demande-t-elle.

– Oui.

– Bon. Maintenant vous me suivez. Ça fait une trotte, mais vous n'avez qu'à voir ça comme de l'exercice. »

Elle avance vite, à grands pas, sur le chemin qui traverse l'espace vert. Une jeune femme séduisante, il n'y a pas à dire, même si ses vêtements ne l'avantagent pas : jupe de couleur foncée, informe, chemisier blanc, le col serré autour du cou, chaussures plates.

S'il était seul, il pourrait suivre son rythme. Mais comme il porte le petit il n'y arrive pas. Il lui crie :

« Je vous en prie, pas si vite ! »

Elle ne lui prête aucune attention. La distance entre eux s'accroît ; il la suit de loin. Ils traversent le parc, une rue, puis une autre.

Devant une maison que rien ne distingue des autres, elle s'arrête, attend.

« Voilà, c'est chez moi. » Elle ouvre la porte d'entrée.  
« Suivez-moi. »

Elle les conduit par un couloir sombre jusqu'à une porte à l'arrière de la maison, leur fait descendre un escalier de bois délabré, et ils arrivent dans une petite cour envahie de mauvaises herbes, fermée sur deux côtés par une clôture de bois. Sur le troisième côté, du fil de fer.

« Asseyez-vous, dit-elle, montrant une chaise de fer forgé rouillée, à demi recouverte d'herbe. Je vais vous chercher quelque chose à manger. »

Il n'a pas envie de s'asseoir. Il attend à la porte avec le garçon.

La fille réapparaît, portant une assiette et un pichet. Dans le pichet, de l'eau. Sur l'assiette, quatre tranches de pain tartinées à la margarine. C'est exactement ce qu'ils ont eu pour le petit déjeuner au Centre de charité.

« En tant que nouveaux arrivants, vous êtes censés, selon la loi, résider dans un logement agréé, ou alors au Centre, dit-elle. Mais il n'y aura pas de difficultés si vous passez votre première nuit ici. Comme je suis employée par le Centre, nous pourrions faire valoir que ma maison se qualifie comme logement agréé.

– C'est très gentil, très généreux de votre part.

– Il y a des restes de matériaux de construction dans le coin, là-bas. » Elle les montre d'un geste. « Vous pouvez vous faire un abri, si vous voulez. Bon, je vous laisse faire ? »

Il la regarde fixement, perplexe.

« Je ne sais pas si je comprends bien, dit-il. Où exactement allons-nous passer la nuit ? »

– Ici. » Elle montre la cour. « Je reviendrai dans un petit moment pour voir où vous en êtes. »

Les matériaux de construction en question consistent en une demi-douzaine de plaques de tôle galvanisée, trouées par la rouille ici et là – du matériel retiré d'une vieille toiture, sans doute –, et quelques bouts de bois de construction. Est-ce qu'elle le met à l'épreuve ? Est-ce qu'elle a vraiment l'intention de les faire coucher dehors, l'enfant et lui ? Il attend qu'elle revienne, comme elle l'a promis, mais elle ne vient pas. Il essaie la porte de derrière : fermée à clé. Il frappe. Pas de réponse.

Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce qu'elle l'observe de derrière les rideaux pour voir sa réaction ?

Ils ne sont pas prisonniers. Il serait facile d'escalader la clôture métallique et de filer. Est-ce ça qu'ils devraient faire, ou doit-il attendre pour voir ce qui va se passer ?

Il attend. Quand finalement elle réapparaît, le soleil est en train de se coucher.

« Vous n'avez pas fait grand-chose, remarque-t-elle en fronçant les sourcils. Tenez. »

Elle lui donne une bouteille d'eau, une petite serviette, un rouleau de papier hygiénique ; et comme il la regarde d'un air interrogatif :

« Personne ne vous verra.

– J'ai changé d'avis. Nous allons retourner au Centre. Il doit bien y avoir une salle ouverte au public où nous pourrions passer la nuit.

– Impossible. Les portes du Centre sont fermées. Elles ferment à six heures. »

Exaspéré, il marche à grands pas vers le tas de tôle, en tire deux plaques et les dispose de biais contre la clôture de bois. Il fait de même avec une troisième et une quatrième plaque, bricolant un appentis sommaire.

« Est-ce que c'est ça que vous avez en tête pour nous ? » dit-il en se tournant vers elle.

Mais elle est partie.

« C'est là que nous allons dormir ce soir, dit-il au garçon. Ça va être une aventure.

– J'ai faim.

– Tu n'as pas mangé ton pain.

– J'aime pas le pain.

– Eh bien, il va falloir que tu t'y fasses, parce que c'est tout ce qu'il y a. Demain on trouvera quelque chose de meilleur. »

D'un air méfiant, le gamin prend une tranche de pain

et la grignote. Il remarque que ses ongles sont noirs de crasse.

Aux derniers rayons du jour, ils s'installent dans leur abri, lui sur une couche d'herbes, le petit au creux de son bras. Bientôt l'enfant s'endort, en suçant son pouce. Pour ce qui est de lui, le sommeil est long à venir. Il n'a pas de manteau ; au bout d'un moment, le froid le pénètre : il se met à grelotter.

Ce n'est pas grave, rien que du froid, tu n'en mourras pas, se dit-il. La nuit va passer, le soleil va se lever, le jour viendra. Au moins, pas d'insectes qui lui courent dessus. Des insectes, ça serait le comble.

Le voilà qui dort.

Dès la première heure, il se réveille, transi. La colère monte en lui. Pourquoi ce supplice inutile ? Il rampe hors de l'abri, gagne à tâtons la porte de derrière et frappe, discrètement d'abord, puis de plus en plus fort.

Une fenêtre s'ouvre à l'étage ; à la lumière de la lune il distingue vaguement le visage de la fille.

« Oui ? dit-elle. Quelque chose ne va pas ? »

– Non. Rien ne va. Il fait froid ici dehors. Voulez-vous nous laisser entrer, s'il vous plaît ? »

Long silence. Puis :

« Attendez », dit-elle.

Il attend. Puis :

« Tenez », dit sa voix.

Quelque chose tombe à ses pieds : une couverture, pas bien grande, pliée en quatre, d'une étoffe rêche et qui sent le camphre.

« Pourquoi nous traiter comme ça ? lance-t-il. Plus bas que terre ? »

La fenêtre se referme avec un bruit sec.

Il retourne dans l'abri à quatre pattes, s'enveloppe avec l'enfant qui dort dans la couverture.

Le vacarme des chants d'oiseaux le réveille. Le garçon, qui dort toujours à poings fermés, lui tourne le dos, une joue posée sur sa casquette. Ses vêtements à lui sont humides de rosée. Il se rendort. Quand il rouvre les yeux, la fille le regarde de tout son haut.

« Bonjour, dit-elle. Je vous ai apporté un petit déjeuner. Il faut que je parte bientôt. Quand vous serez prêts, je vous ferai sortir.

– Vous nous ferez sortir ?

– Je vous ferai traverser la maison pour vous faire sortir. Faites vite, s'il vous plaît. N'oubliez pas de rapporter la couverture et la serviette. »

Il réveille l'enfant.

« Allons, dit-il, c'est l'heure de se lever. L'heure du petit déjeuner. »

Ils font pipi côte à côte dans un coin de la cour.

Pour le petit déjeuner, pas de surprise : encore du pain et de l'eau. L'enfant fait la grimace ; lui-même n'a pas faim. Il laisse le plateau intact sur une marche.

« Nous sommes prêts à partir ! » crie-t-il.

La fille leur fait traverser la maison jusqu'à la rue déserte.

« Au revoir, dit-elle. Vous pouvez revenir ce soir, si c'est nécessaire.

– Et pour la chambre que vous nous avez promise au Centre ?

– Si on ne peut trouver la clé, ou si quelqu'un d'autre a pris la chambre entre-temps, vous pouvez encore dormir ici. Au revoir.

– Un instant... Est-ce que vous pouvez me dépanner avec un peu d'argent ? »

Jusqu'ici, il n'a pas eu à mendier, mais il ne sait à qui d'autre s'adresser.

« J'ai dit que je vous aiderais, je n'ai pas dit que je vous fournirais de l'argent. Pour ça, il faudra vous rendre aux bureaux de l'Asistencia social. Vous pouvez prendre un autobus jusqu'au centre-ville. N'oubliez pas d'emporter votre laissez-passer, et votre attestation de résidence : alors vous pourrez retirer votre indemnité de réinstallation. Vous pourrez aussi trouver un emploi et demander une avance. Je ne serai pas au Centre ce matin, j'ai des réunions, mais si vous y allez et expliquez que vous voulez chercher du travail et qu'il vous faut un *vale*, ils sauront de quoi il s'agit. Un *vale*. Bon, maintenant, il faut vraiment que j'y aille. »

La piste qu'ils suivent à travers le parc désert se révèle n'être pas le bon chemin ; quand ils finissent par arriver au Centre, le soleil est déjà haut dans le ciel. Le guichet TRABAJOS est tenu par une femme plus toute jeune, au visage austère, les cheveux tirés derrière les oreilles et serrés sur la nuque.

« Bonjour, dit-il. Nous nous sommes enregistrés hier. Nous sommes de nouveaux arrivants et je cherche du travail. J'ai cru comprendre que vous pouviez me délivrer un *vale*.

– *Vale de trabajo*, dit la femme. Montrez-moi votre laissez-passer. »

Il le lui donne. Elle étudie le document et le lui rend.

« Je vais vous délivrer un *vale*, mais pour ce qui est du genre de travail que vous voulez faire, c'est à vous de décider.

## UNE ENFANCE DE JÉSUS

– Pouvez-vous me conseiller par où commencer ? Je suis en territoire inconnu ici.

– Essayez les docks. En général ils cherchent du personnel. Prenez l'autobus, le 29. Il part de devant le portail d'entrée toutes les demi-heures.

– Je n'ai pas d'argent pour payer l'autobus. Je n'ai pas un sou.

– L'autobus est gratuit. Tous les autobus sont gratuits.

– Et pour un logement ? Est-ce que je peux soulever cette question du logement ? La jeune femme qui était de service hier – elle s'appelle Ana – nous a attribué une chambre, mais nous n'avons pas pu y avoir accès.

– Nous n'avons pas de chambres libres.

– Il y avait une chambre libre hier, la chambre C-55, mais on ne peut trouver la clé. Elle est entre les mains de la señora Weiss.

– Je ne suis pas au courant. Revenez cet après-midi.

– Est-ce que je peux parler à la señora Weiss ?

– Il y a une réunion des cadres du Centre, ce matin. La señora Weiss est à la réunion. Elle sera là cet après-midi. »